

**PAGES**

**MANQUANTES**

LA

# SEMAINE RELIGIEUSE

## DE MONTREAL

---

10ME ANNÉE. SAMEDI, 1er OCTOBRE 1892. VOL. XX, No 14

---

### SOMMAIRE :

I Dix-septième dimanche après la Pentecôte — II Lettre Pastorale de Monseigneur l'archevêque de Montréal sur le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, (à suivre). — III Notre-Dame-des-Prairies : les Trappistes à St-Norbert. — IV Emile Zola à Lourdes. — V Les Petites Sœurs des Pauvres. — VI Une belle parole. — VI Les Frères de la Charité : l'École de Réforme de Montréal. — VII Chronique. — VIII Aux prières.

---

### DIX-SEPTIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

Voici le second commandement qui est semblable au premier :  
Vous aimerez le prochain comme vous-même.

I. Considérons que d'un même amour, comme d'une même racine, procèdent tout à la fois les sentiments de dilection que nous portons à notre prochain, et les sentiments de prédilection que nous portons à Dieu. Ces deux branches se produisent simultanément, s'embrassent mutuellement et ne se développent jamais l'une sans l'autre. C'est pourquoi le deuxième commandement est semblable au premier. Aimer Dieu, c'est garder sa parole ; et garder sa parole, c'est aimer le prochain. Comment en effet pourrait-on aimer Dieu, sans aimer ceux qu'il aime, ceux qu'il nous ordonne d'aimer ? Et comment aimer notre prochain, sans aimer Dieu dont il est l'image ? « En cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, dit Jésus Christ, si vous vous aimez les uns les autres »

II. Le divin Sauveur qui nous a aimés jusqu'à nous donner sa vie, nous a montré dans sa mort le type de la charité parfaite ; car le sacrifice de soi-même est le plus haut degré de l'amour.

Sans doute les occasions de mourir pour nos frères sont rares ; mais celles de les obliger, de les édifier, de les servir, s'offrent à nous tous les jours. La vraie charité ne calcule pas les services ; elle ne compte pas les privations et les peines ; elle surmonte les répugnances et se fait toute à tous. Elevée à cette hauteur, la charité se confond avec l'amour de Dieu, puisqu'elle sert Dieu en aimant le prochain, et qu'elle sert le prochain pour témoigner à Dieu son amour. « Tout ce que vous ferez pour l'un des miens, dit Jésus-Christ, vous le ferez pour moi-même. »

Puissions-nous pratiquer ce commandement de manière à ce qu'on dise de nous ce qu'on disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment !

## Lettre Pastorale de Monseigneur l'Archevêque de Montreal

Sur le quatrième centenaire de la  
découverte de l'Amérique par Christophe Colomb

EDOUARD-CHARLES FABRE, PAR LA GRACE DE DIEU  
ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE, ARCHEVÊQUE DE MONT-  
RÉAL, ETC., ETC., ETC.

*Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés religieuses et à  
tous les Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction  
en Notre-Seigneur.*

Nos Très Chers Frères,

Le 16 juillet dernier, Notre Saint-Père le Pape Léon XIII adressait aux évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques une Encyclique relative à la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Il ressort de ce document important que deux motifs principaux nous engagent à commémorer un événement aussi remarquable. — « D'après son institution, l'Église, nous dit Léon XIII, approuve volontiers et s'efforce de favoriser tout ce qui, en quelque lieu que ce soit, semble mériter des honneurs et des éloges. Sans doute elle réserve des honneurs particuliers et très grands aux vertus suréminentes dans le domaine de la morale, en tant qu'elles

“ sont intimement unies au salut éternel des âmes ; néanmoins elle ne méprise pas les autres genres de mérites, ni n'en fait pas peu de cas ; au contraire c'est son habitude de favoriser avec empressement et d'avoir toujours en honneur ceux qui ont bien mérité de la société civile et dont le nom est passé à la postérité. ”

Dans les uns et dans les autres l'Eglise, voit, en effet, quoiqu'à des titres et à des degrés différents, l'empreinte de la puissance de Dieu, le reflet de ses attributs, la diffusion de ses dons. Admirable dans ses saints, en qui sa grâce opère des prodiges de vertu, et accumule des trésors de mérites, il l'est aussi “ en ceux chez qui brille une force d'âme et d'esprit supérieure, car la lumière du génie et l'élévation de l'âme humaine, n'ont pas d'autres sources que Dieu, père et créateur de l'humanité ”

Voilà pourquoi, non contente de couronner le génie, d'encourager et de récompenser le talent, de protéger la science, d'imprimer au progrès véritable, sous toutes ses formes, un élan vigoureux, l'Eglise catholique aime encore à célébrer avec pompe et avec joie l'anniversaire des grands événements de l'histoire. Elle en prend l'occasion de rappeler la mémoire d'hommes illustres, comme aussi de donner de solennelles et salutaires leçons.

Or, N. T. C. F., de toutes les actions qu'aucune époque ait jamais vu accomplir, en est-il de plus belle, de plus digne d'émouvoir les âmes et d'enflammer les zèles, que celle de Christophe Colomb traversant le premier l'Atlantique, pour aborder, sous les auspices de Dieu, à des rivages inconnus ? “ Grâce à lui, un autre continent a surgi du sein inexploité de l'Océan ; des centaines de milliers de mortels ont été amenés de la sauvagerie à la douceur et à la civilisation. ” Grâce à lui, l'Europe a vu grandir son prestige, et se reculer, d'une façon étonnante, les bornes de son influence civilisatrice : sur ce nouveau monde, que la science, guidée par la foi, venait de lui livrer, elle put déverser le trop plein de sa population et celui de sa prodigieuse activité. Des colonies puissantes et nombreuses furent fondées, des villes florissantes s'élevèrent comme par enchantement sur le bord des grands fleuves, au sein des forêts et dans la solitude des déserts. Entre la vieille Europe et la nouvelle Amérique s'établirent des relations continuelles, et des échanges de services qui donnèrent au commerce et à l'industrie un nouvel essor, et “ produisirent un accroisse-

“ ment incroyable des connaissances de la nature, des  
 “ ressources communes et des richesses. ”

Mais il est une autre raison, raison toute spéciale, de célébrer avec reconnaissance l'immortel événement du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Notre Saint-Père la signale en ces termes : “ c'est que Christophe  
 “ Colomb est nôtre. Pour peu que l'on considère, en effet, le  
 “ mobile principal qui l'a poussé à explorer la *mer ténébreuse*,  
 “ et en vue de quel but il s'est efforcé de réaliser ce dessein,  
 “ on ne saurait douter que la foi catholique a souveraine-  
 “ ment inspiré l'entreprise et son exécution, de telle sorte  
 “ qu'à ce titre aussi l'humanité entière n'est pas peu red-  
 “ vable à l'Eglise. ”

Christophe Colomb n'est pas, Nos Très Chers Frères, comme quelques écrivains ont cherché à le représenter, un simple marin audacieux, plus ou moins habile, qui eut l'heureuse fortune de rencontrer sur sa route un monde nouveau, et qui mourut sans trop se rendre compte de l'importance de sa découverte, sans se douter qu'en arrière des îles San Salvador, des onze mille Vierges et de la Trinité, il y eût un autre continent séparé, par un autre Océan, de cet empire de Cathay où il avait cru primitivement aborder. Ce n'est pas le simple géographe, mû par le louable amour de la science, l'illustre navigateur animé du légitime désir de bien mériter de son pays ; Colomb, fut l'homme providentiel, l'ambassadeur de Dieu, le légat de fait du St-Siège, le mandataire de l'Eglise chargé de lui conquérir un monde à la place des nations que la réforme protestante allait lui enlever dans le siècle suivant. Dans sa gigantesque entreprise, il fut avant tout et pardessus tout inspiré par l'ambition sacrée d'ouvrir de nouvelles terres à la prédication de l'Evangile, et d'étendre à la portion encore inconnue de l'humanité, que son génie pressentait, le règne de Jésus-Christ et les bienfaits de la Rédemption.

De ces sentiments de Christophe Colomb, qui peuvent paraître peu vraisemblables à ceux dont toutes les pensées et les soins se concentrent sur ce monde visible, et dont les yeux, éblouis, par les biens de la terre, se refusent à regarder plus haut, nul ne saurait cependant douter. Ils sont attestés par les déclarations qu'il a faites devant Ferdinand et Isabelle, souverains d'Espagne, par sa lettre où il prie le pape Alexandre VI d'envoyer des missionnaires dans les contrées qu'il vient de découvrir ; enfin, cet esprit de foi

se manifesta dans les principales phases de sa vie, et le soutint au milieu des contradictions et des épreuves.

“ En dehors du mobile supérieur à tout motif humain, où aurait-il pu, (en effet), puiser la constance et le courage à supporter tout ce qu'il a dû endurer et souffrir jusqu'au bout ? c'est-à-dire les avis contraires des savants, les refus des princes, les terribles tempêtes de l'Océan, les veilles assidues où il a plus d'une fois perdu l'usage de la vue. Ajoutez les combats avec les barbares, les infidélités des amis et des compagnons, les conspirations criminelles, la trahison des envieux, les calomnies des détracteurs, et enfin les chaînes imposées à son innocence. Il eut nécessairement succombé à de si grandes peines, s'il ne fût soutenu par la conscience de la magnifique entreprise, qu'il considérait comme devant être glorieuse au nom chrétien et salutaire à d'innombrables multitudes. ”

Il demeure donc démontré et admis de tous, Nos Très Chers Frères, que le but que se proposait Christophe Colomb, à la recherche d'une terre nouvelle à l'Ouest de l'Europe, était celui de l'apôtre, et que l'inspiration divine le guida dans sa difficile entreprise.

Profondément convaincu de sa vocation, l'illustre Génois subit avec courage les longues épreuves d'un noviciat de dix-huit ans, les ajournements indéfinis, les lenteurs mortelles semées d'humiliations accablantes. Partout il est traité de visionnaire et rebuté jusqu'à ce que la Providence l'adresse au Père, gardien de la Rabida, Juan Perez de Marchena comprit tout ce qu'il y avait d'élévation dans ce cœur d'apôtre, de puissance et de ressource dans ce génie illuminé des clartés de la foi catholique. Il encouragea Colomb dans ses généreux desseins, le consola, le fortifia dans ses abandons et ses défaillances, se fit son défenseur et son avocat auprès des savants de l'époque, des princes et des souverains d'Espagne.

Enfin, après avoir surmonté les tentations les plus dangereuses, Christophe Colomb, délaissé de tous, sans espoir du côté de l'homme, se tourne uniquement vers Dieu, se livre à la grâce qui dès lors agit seule, et l'entreprise est tout-à-coup accueillie favorablement par Isabelle de Castille.

Le 3 août 1492, après avoir purifié sa conscience par la confession, fortifié son âme par la sainte communion, s'être mis sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, dans la chapelle de son cher couvent de la Rabida, Christophe

Colomb, Amiral et Vice-Roi des futures possessions de l'Espagne, gagnait sa caravelle la "*Santa Maria*," au grand mât de laquelle flottait le crucifix, et donnait un commandement unique dans les fastes de la marine : " Au nom de Jésus-Christ, j'ordonne de déployer les voiles. "

C'était, en effet, pour Jésus-Christ et sous son regard divin que pensait, voulait et agissait cet homme sans survivant égal dans la suite des âges.

Ainsi commença, dans le port de Palos, voulue et bénie de Dieu, encore peu comprise des hommes, la plus extraordinaire comme la plus féconde des courses océaniques.

Mytérieusement assisté par la Providence, Colomb domine, au cours de la traversée, les inquiétudes, l'effroi, les murmures, les complots des équipages, et au moment où il va succomber sous les coups de leur colère, il leur annonce avec assurance, que le lendemain ils verront terre.

Et le lendemain, 12 octobre 1492, prosterné devant l'image de Celui qui l'a inspiré et dirigé, Christophe Colomb baisait, arrosait de ses larmes une terre qu'il n'avait découverte que pour l'offrir à Jésus-Christ, et en prenait possession, pour la couronne de Castille, au nom du Souverain Roi du ciel, de la terre et des mers.

L'histoire nous a conservé la touchante et pieuse expression de sa reconnaissance : " Seigneur ! Dieu éternel et tout-puissant, qu., par ton Verbe sacré, a créé le firmament, et la terre et les mers, que ton nom soit béni et glorifié partout ; qu'elle soit exaltée, Ta Majesté qui a daigné permettre que par ton humble serviteur ton nom sacré fût connu et prêché dans cette autre partie du monde. "

Les trois autres voyages de Colomb en Amérique furent signalés, d'un côté par la même protection du ciel, de l'autre, par le même zèle à propager le règne de Dieu, et celui de son Christ. " Quelques soient les bords auxquels il touche, il n'a rien de plus pressé que de planter sur le rivage l'image de la croix sainte ; et le nom divin du Rédempteur, qu'il avait fait si souvent retentir en pleine mer au murmure des flots grondants, il l'apporte le premier à de nouvelles îles. "

Jésus aimait trop son fidèle serviteur pour ne pas partager avec lui le calice de ses souffrances et de ses humiliations. Colomb, comme son divin Maître, eut à subir les débordements de la haine et de la calomnie, ainsi que des tribulations sans nombre.

Jeté dans un cachot, le Vice-Roi des Indes fut transporté en Espagne, les fers aux pieds. Abandonné de la cour, méprisé du monde, accablé de mille souffrances physiques et morales, aveugle, à demi paralysé, Christophe Colomb, veille cependant encore aux intérêts du Saint-Siège que ses ennemis veulent tromper, et des Indiens qu'il désire si ardemment convertir à la foi.

Enfin, il meurt pauvre, délaissé, oublié dans un couvent franciscain de Séville, le 20 mai 1506, jour de l'Ascension.

Ferdinand apposa le sceau du silence sur sa tombe, et l'on n'osa plus prononcer en Espagne le nom de Colomb, ni sous son règne, ni sous celui de ses successeurs jusqu'au jour où l'histoire, vengeresse de tant d'injustices et d'ingratitude, vint l'environner de l'auréole d'une gloire qui n'a fait que grandir, et atteint, en ce moment, la splendeur de son midi.

(A suivre)

## NOTRE-DAME DES PRAIRIES

### Les Trappistes à St-Norbert.

Nous avons à Oka la Trappe de Notre-Dame du Lac : le Manitoba aura désormais, à St-Norbert, la Trappe de Notre-Dame des Prairies.

Les Pères Trappistes dont nous avons dernièrement annoncé le départ de Montréal, arrivaient à St-Boniface le 9 septembre dernier. Mgr Taché les reçut comme des envoyés du Seigneur et l'un d'eux, le frère Paul exprima en ces termes au vénéré prélat ses sentiments et ceux de ses compagnons :

« Partis il y a quelques jours seulement de notre monastère de Bellfontaine, nous nous sommes empressés d'accourir vers vous, Monseigneur, et nous voici enfin aux pieds de Votre Grandeur. Nous avons quitté non sans peine une patrie que nous aimions malgré les désordres dont elle est malheureusement le théâtre. Il nous a fallu nous séparer d'un père qui avait toute notre confiance et toute notre affection, de frères qui nous étaient sincèrement dévoués, et sans la foi, nous aurions pu nous demander : Qu'allons-nous faire dans un pays que nous ne connaissons pas, où tout sera étranger pour nous ? nous quittons le certain pour l'incertain, le connu pour l'inconnu. Mais, la voix de la foi nous

a répondu : Allez, oui, allez là-bas dans ces pays lointains. Vous y trouverez une nouvelle patrie heureuse de vous recevoir. Vous y trouverez un nouveau père dont l'affection vous est assurée et dont les sages conseils ne vous feront jamais défaut. Vous y trouverez de nouveaux frères qui vous environneront de toute leur sympathie. » Guidés et encouragés par cette voix, nous nous sommes mis en route, deux de nos frères de Notre-Dame du Lac se sont unis à nous, et nous voici enfin arrivés tout joyeux au terme de notre voyage.

« Mais avant d'aller à notre nouveau Monastère que notre cher frère Antoine, sous votre sage et bienveillante direction nous a déjà préparé, nous voulons, Monseigneur, nous prosterner aux pieds de Votre Grandeur pour implorer votre bénédiction paternelle. Nous vous reconnaissons comme notre Supérieur et notre Père. Nous voulons, pauvres ouvriers de la onzième heure travailler à notre manière à la vigne du père de la famille. Nous sommes donc à votre disposition, Monseigneur, usez de nous autant que notre sainte Règle le permettra. Nous nous abandonnons à votre sagesse et à votre discrétion. Heureux si par nos travaux et nos sacrifices nous pouvons gagner à Dieu quelques-unes de ces âmes pour le salut desquelles vous avez dépensé toute votre vie. »

Monseigneur répondit de la manière la plus paternelle et la plus touchante, et les Pères le quittèrent pour se rendre à St-Norbert.

A leur arrivée les cloches de l'église sonnèrent comme au jour de grands fêtes. M. le curé Ritchot leur souhaita la bienvenue, et le lendemain, le maire de l'endroit, M. Lemay, leur lut une adresse au nom de tous les paroissiens.

Le frère Paul répondit en exprimant sa reconnaissance et son bonheur :

« Puisse, dit-il, notre nouveau monastère dédié à Notre-Dame des Prairies réaliser parfaitement ce que vous attendez de lui ! Puisse-t il dans l'avenir, et bientôt, être pour vous un point d'appui, une force dans l'ordre spirituel et dans l'ordre matériel. »

C'est aussi le vœu que nous formons et que forment avec nous tous les catholiques du Canada.

---

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année courante et les années passées, sont respectueusement priés de le faire au plus tôt.

## EMILE ZOLA A LOURDES

On ne lira pas sans intérêt le récit suivant emprunté à *l'Univers*.

« La grosse nouvelle du jour est l'arrivée réelle d'Emile Zola à Lourdes, au milieu des pèlerins. D'heure en heure, le bruit en avait circulé d'une façon si persistante, qu'il n'était plus possible de douter. Le romancier était bien dans la cité de Marie. On en donnait la description, le costume gris, la couleur du chapeau blanc. A ses côtés avait été vue une femme d'un certain âge, habillée de bleu pointillé, le cou entouré d'un fichu jaune.

Muni de ces renseignements, j'ai eu l'idée de lui demander une interview. L'époque est à ces sorts d'articles, et la présence de Zola à Lourdes méritait de devenir le thème d'un dialogue. Mais où le trouver, au milieu de cette foule de trente mille personnes ?

J'en étais là avec mon désir, cherchant de tous côtés à découvrir le romancier réaliste dans la ville du surnaturel, lorsque, passant sur la porte du bureau des constatations, j'ai avisé l'un des fils du docteur Boissarie, l'auteur de *l'Histoire médicale de Lourdes*, qui se trouvait là :

— Avez-vous vu Zola ?

— Non, mais il est venu ici trois fois pour demander d'entrer au bureau.

— Et que lui a-t-on répondu ?

— Que la question serait tranchée demain.

— Et il n'est plus ici ?

— Je ne sais, peut-être...

Je continuerai mon chemin du côté de l'hôpital des Sept-Douleurs.

Là, j'appris qu'il était remonté au haut de la vieille ville, où il demeure à *l'Hôtel des Pyrénées*. Et, sans plus de cérémonie, j'allai là dans l'intention de le trouver à l'heure de son repas. Mais, soit lenteur de ma part, soit précipitation de la sienne, Emile Zola était déjà ressorti en compagnie d'un prêtre venu pour le chercher. Ils étaient partis ensemble du côté de l'hôpital que je venais de quitter et de là, sur le parcours de la féerie merveilleuse, qui s'appelle la procession aux flambeaux.

A dix heures, Zola, fatigué, remontait à son logement. Il était épuisé d'émotions humaines, c'est le mot dont il s'est servi.

— Monsieur Zola ?

— C'est moi.

— Je suis journaliste et j'ai une petite commission pour vous.

— De quel journal.

— Je suis le correspondant de *l'Univers*.

— Ah ! *l'Univers* ! Dernièrement, François Vouillot m'a consacré un article très intéressant. Il a du talent, ce garçon là. Et quelle est votre commission ?

— Ma commission est de vous dire que demain vous déposez votre carte chez les Pères de Lourdes et chez le P. Picard. Puisque vous désirez entrer au bureau des constatations, puisque vous avez frappé à la porte, *on vous ouvrira*. Lourdes est le lieu qui traduit le mieux l'Évangile sur la terre.

— Très bien, je vous remercie.

— Et comment êtes-vous venu à Lourdes ? Avez-vous lu quelque ouvrage qui vous y a conduit ?

— J'ai acheté le volume de Henri Lasserre, qui est sûr ma table. Déjà l'année dernière ma résolution était prise. Me trouvant à Cantorbéry avec ma femme, l'idée m'est venue de passer à Lourdes pour regagner Paris. Là, j'ai vu un groupe de pèlerins de la Vendée et de la Bretagne, et, ma foi, j'ai été très saisi par ce spectacle. J'aime les grands mouvements, les grands courants, les grandes passions qui soulèvent l'humanité. Et en voyant ce qui se passait ici, je me suis dit : Mais voilà un monde nouveau qui est digne, au plus haut point, d'être examiné. J'y viendrai faire de nouvelles études. Henri Lasserre est-il ici ?

— Oui, il est ici.

— Je désirerais le voir, c'est un esprit très intelligent, avec lequel je serais heureux de lier connaissance.

— Vous le verrez certainement. Et quelle sont vos premières impressions d'ensemble ?

— *Très saisissantes*. Le spectacle des malades devant la grotte, le bruit de toutes ces prières, l'écho de toutes ces plaintes m'a littéralement saisi à la gorge. Je trouve cela littéralement bien. Donner du courage, faire tomber un rayon d'espérance de guérison sur tant de désespérés et d'infortunés ! N'y eût-il que cela, Lourdes serait un grand bienfait *humainitaire*. Et ce serait un *crime de lèse-humanité* que de ne pas le reconnaître. Les journaux qui ont l'habitude de parler sans rien savoir, m'ont prêté toutes sortes d'intentions que je n'ai pas. Le *Figaro* a publié l'autre jour huit lignes qui n'ont pas de sens. D'autres ont prétendu m'avoir vu à Cahors, les autres ailleurs. Je n'ai pas passé par Cahors ni par Quimper Corentin, j'ai tout simplement pris le sud-express, le 18 au soir, à la gare du Nord, et me voici à Lourdes, sans aucun parti pris, comme on l'a répandu. Ma pensée est de faire une étude de mœurs. Je ne suis ni médecin, ni pèlerin, ni croyant, ni incroyant ; je suis comme disait Balzac, *docteur ès-sciences humaines*, et je viens faire un cours tout nouveau de choses toutes naturelles à Lourdes. J'irai partout, je veux tout voir, tout interroger.

— Pour cela, vous n'auriez qu'à demander une croix qui vous permettrait de circuler en tous les sens.

— Une croix de passage ?

— Oui.

— Parfaitement, je le veux bien, et demain elle sera là, comme la vôtre, puisque c'est une croix nécessaire. J'y avais songé

mais on aurait cru que je jouais un rôle au milieu des pèlerins. Je ne pouvais me résoudre à cette attitude-là.

— Que pensez-vous de la procession que vous venez de contempler ?

— Comme mise en scène, c'est la chose la plus merveilleuse qui soit au monde. Rien ne peut lui être comparé de ce que j'ai vu. Mais que de fatigues pour ces pauvres gens venus de si loin qui se tiennent encore debout après un si pénible voyage !

— Somme toute, vous êtes très content ?

— Je suis plus que content, je suis enchanté.

— Et votre livre s'appellera, dit-on, le *Docteur Pascal* ?

Point du tout ; ce sont les journaux qui ont raconté cela. Il s'appellera *Lourdes*, tout simplement, et contiendra avec *Lourdes* pour centre, une sorte de synthèse de l'idée religieuse de cette fin de siècle, qui a vu naître la grotte et qui voit surgir en ce moment le *néo catholicisme* de Rome.

On aime les idées mystiques, de nos jours.

Un courant très fort y porte la jeunesse, même celle de Paris comme je le constate, au cours de mes observations. Mon *Lourdes* sera le foyer autour duquel seront groupés, et les tendances, et les besoins et les manifestations contemporaines. Des faits, et pas de jugements.

Encore une fois je n'ai d'autre but que de faire une étude des choses visibles que je rapporterai avec la conscience et l'impartialité la plus absolue. Mon pèlerinage est celui de la science humaine, sans rien préjuger des choses surnaturelles, que je ne connais pas suffisamment pour les traiter.

Et demain, je vous serai très reconnaissant de me servir de *cicérone*, si vous le voulez bien !

— Je suis à votre service, et j'irai jusqu'à vous conduire manger la *Popotte* avec les brancardiers.

— Très-bien, très-bien ! Merci mille fois et à demain !

Il était onze heures du soir quand j'ai quitté mon interlocuteur, et lorsque je l'ai revu ce matin, il se dirigeait d'un air content vers le bureau des constatations où il rencontra plus de cinquante médecins *humains*, comme il dit, et peut-être aussi ce médecin céleste qui guérit les âmes, lequel, un jour peut-être, s'il veut faire une grande miséricorde, dressera le procès-verbal de la guérison de M. Émile Zola.

Ce serait, en 1902, le plus beau, le plus consolant, le plus étonnant des miracles de Lourdes.

Un brancardier a offert sa vie, pour que le miracle ait lieu, en cette fin de siècle où rien n'étonne plus, parce que tout arrive... même Zola à Lourdes !

M. Mermillod venait de prononcer un magnifique sermon de charité, les grandes dames donnaient aux quêteuses de larges aumônes, quelques-unes même leurs bijoux. Un ouvrier, plus généreux encore, met sa montre dans la bourse en disant : « *On n'a pas besoin de savoir l'heure, quand un peuple meurt de faim !* »

## LES PETITES SŒURS DES PAUVRES

---

La *Semaine Religieuse* a eu souvent l'occasion de parler des services rendus par les *Petites Sœurs des Pauvres* qui se consacrent exclusivement — comme leur nom l'indique — au malheureux, sans pain et sans foyer. C'est à la vieillesse, incapable de subvenir aux besoins de l'existence, manquant de tout, qu'elles viennent en aide. Elles ont trouvé une nombreuse clientèle dans notre ville, car elles s'adressent à toutes les infortunes, sans distinction de nationalité ou de croyance. Déjà leur maison de la rue Farfare est trop étroite, leurs quatre-vingt lits sont occupés, et les places sont longtemps avant leur vacance retenues par d'autres malheureux.

Ces bonnes sœurs viennent de faire construire un nouvel asile mieux approprié aux besoins de leurs pensionnaires, rue des Saigneurs, près de la rue Dorchester : dans cet asile elle pourront disposer de 300 lits qu'elles savent bien ne pas rester longtemps libres, mais elle ne comptent jamais, ces dévoués servants de Dieu, avec leurs propres fatigues, quand il s'agit de servir leurs semblables.

Pour achever cet asile, elles ouvrent, du 12 au 16 octobre courant, dans les salons du Windsor, un grand bazar et une tombola où elles espèrent, avec raison, obtenir les ressources indispensables. Qui, parmi les âmes charitables de Montréal, refuserait de participer à cette bonne œuvre, une des plus méritantes que l'on puisse voir dans notre ville ? Qui ne se sent plein d'admiration pour le dévouement de ces petites sœurs, les servantes des pauvres et des malheureux, plus pauvres elles-mêmes que leurs pensionnaires : car c'est toujours leurs vieillards qu'elles servent avant elles ? Qui pourrait les refuser ?

Il faut relire l'histoire de leur ordre pour comprendre la charité chrétienne et quels sacrifices elle sait faire accepter aux âmes animées de son feu sacré. Dieu les a déjà récompensées en leur permettant de créer leur première maison de la rue Farfare il les bénira à nouveau en leur procurant les moyens d'achever les travaux de leur nouvel asile : nous ne pouvons en douter, connaissant la générosité des habitants de cette ville pour toutes les œuvres utiles.

---

## UNE NOBLE PAROLE

M. Thiers dit un jour à Berryer qu'il devait avoir une fortune considérable, et ce dernier de répondre qu'il avait enterré ses petites économies à Angerville. Sur cette déclaration, M. Thiers riposte : « Comment ? Vous qui avez soutenu et fait réussir les plus grandes causes ? Vous qui avez défendu contre moi, avec tant de vigueur, la création des chemins de fer, vous n'avez rien ? Pourtant vous n'aviez qu'à vous baisser pour en prendre. » Berryer était assis ; il se lève comme nul par un ressort et répond par ces simples mots qu'il accompagne d'un geste admirable : *Oui, mais il fallait se baisser !*

## LES FRÈRES DE LA CHARITÉ

## L'École de Réforme de Montréal

(Suite).

Nous avons tenu à faire connaître les attaques dont l'École de la Réforme a été l'objet, pour montrer combien ces attaques étaient peu fondées, tant au point de vue du travail, qui ne pouvait jamais créer une concurrence sérieuse aux ouvriers libres, qu'au point de vue des résultats moraux obtenus, résultats plus satisfaisants ici que partout ailleurs.

Nous avons déjà noté les heureux commencements de l'École et indiqué comment, en 1878, on avait dû modifier les conditions du traité en ce qui concernait l'obligation d'enseigner un métier, et comment, en fait, les frères arrivaient cependant, à donner à leurs pensionnaires les connaissances nécessaires qui leur facilitent, lors de leur libération les moyens de gagner leur vie. On ne pouvait raisonnablement demander plus, étant donné, pour un grand nombre de ces enfants, le temps très limité qu'ils avaient à passer à l'École. On ne pouvait, en effet, prétendre placer un enfant à la Réforme, et exiger au bout de 1 ou 2 ans qu'il sortit de là aussi habile qu'un apprenti de 3 à 4 ans, et en état de faire un ouvrier apte à gagner ses 5 ou 6 piastres par semaine.

La vérité est que les délinquants reçoivent, rue Mignonne,

l'instruction qui leur fait le plus souvent défaut, et l'enseignement professionnel le plus complet et le plus surveillé qu'on puisse demander.

\* \* \*

Reprenons maintenant le résumé de l'histoire de la Réforme.

En 1883 un incendie désastreux vint atteindre une partie de l'Ecole. Voici comment le frère Justinien rapporte ce triste évènement :

“ Le 20 février à 7 heures du matin, le feu se déclarait dans l'atelier de menuiserie et, en quelques heures, réduisait en cendres une bâtisse de 250 pieds de longueur sur 35 pieds de largeur et deux étages de hauteur dans une partie et quatre étages dans la partie contiguë à la bâtisse principale. La bâtisse centrale fut longtemps menacée et ce n'est que grâce à l'activité des différentes brigades de pompiers que nous devons, après la divine Providence, de ne pas avoir vu notre établissement entièrement détruit. Malgré le tumulte résultant d'un évènement aussi soudain, nous n'avons eu à déplorer aucun accident. L'ordre parmi les détenus n'a pas été troublé un instant ; pas une seule évasion, ou même une tentative d'évasion n'a eu lieu. Sous ces différents rapports, nous n'avons eu qu'à nous féliciter de la bonne volonté montrée par tous. ”

Mais cet incendie causait aux Frères de la Réforme un nouveau surcroît de dépenses par la nécessité où ils étaient de reconstruire immédiatement leurs ateliers et aussi, par la perte importante en habillements et en marchandises détruits par le feu.

On n'hésita pas, et avant 1884, les ateliers étaient relevés et à nouveau occupés par les détenus.

C'était en cette même année que le gouvernement mettait à exécution son projet de ne laisser à la Réforme de Montréal que les enfants au-dessus de 11 ans, et de confier ceux qui n'avaient pas cet âge aux sœurs de Charité établies à Lévis. 26 enfants rentrant dans ces conditions, furent dirigés sur la nouvelle Ecole de Réforme de Lévis.

(A suivre)

---

## CHRONIQUE

\*\*\* Demain, premier dimanche du mois, il y aura réception à l'Archevêché, à 8 h. du soir.

\*\*\* Le nouveau vicaire-général, M. Bourgeault, est arrivé à l'archevêché jeudi dernier.

\*\*\* Léon XIII vient de publier une nouvelle encyclique sur le Rosaire. Nous la donnons toute entière et nous recommandons à nos lecteurs de prendre connaissance de ce pieux et remarquable document. Il résume les mystères de notre foi et nos principaux devoirs envers notre sainte Région.

\*\* Les témoignages de gratitude et de profonde sympathie pour le regretté M. Maréchal n'ont point cessé. L'Académie St-Antoine a fait chanter une messe, ces jours derniers, pour le repos de son âme. Un service solennel a aussi été chanté au pensionnat du Mont Ste-Marie, où M. le grand vicaire avait été chapelain et confesseur pendant huit ans.

\*\* La Compagnie de Saint-Saloice vient de faire une douloureuse perte en la personne de M. Bacuez, décédé le mercredi 31 août, à Paris, dans sa soixante-treizième année. Ses nombreux travaux attestent de son savoir vaste et profond tout à la fois. Il suffit de nommer le *manuel biblique*, à la composition duquel il a travaillé de concert avec M. Vigouroux.

Depuis quelques années, M. Bacuez ne prenait presque plus de récréation : et il employait la presque totalité de son temps à la composition de quelque nouvel ouvrage. Dès 1851, il avait publié un *Manuel des vacances à l'usage des séminaires*, qui est un petit chef-d'œuvre ; depuis lors, il a donné le *Saint Office* et les *Méditations sur les saints ordres*, pour ne nommer que les principaux de ses ouvrages. L'année dernière il faisait une petite brochure sur *l'usure*. La vie de M. Bacuez était une vie d'étude, de prière et de méditation. Nous nous associons au deuil de ses confrères et nous les prions d'agréer nos vives condoléances.

\*\* Le Dr. Raimundo Andruza Palacio, le dernier président des Etats-Unis du Venezuela, a fait le pèlerinage de Lourdes, en compagnie de sa femme dona Isabel Gonzalez.

Quelque temps avant la révolution qui lui enleva le pouvoir, le père à l'enfant avait eu la douleur de perdre un enfant et voyait la fille unique qui lui restait en danger de mort.

Les médecins s'étant déclarés dans l'impossibilité de la sauver il fit un vœu à la Vierge de Bernadette, et l'enfant guérit contre toute espérance.

Avant de quitter Lourdes, dona Isabel Gonzalez a offert au trésor de la basilique deux gros brillants évalués à cinq mille francs.

\* \* Le Pape a commandé à la fabrique de mosaïques du Vatican un grand tableau représentant un monument antique de Rome, pour l'exposition de Chicago.

Ce tableau, aux dimensions immenses, contient plus de dix mille émaux de couleurs, de nuances différentes ; il sera placé dans un cadre richement sculpté et doré, au-dessus duquel se trouveront les armes pontificales.

\* \* Nous lisons dans une correspondance de Rome :

« Fort heureusement, c'est surtout durant la saison des fortes chaleurs que le Pape se porte tout particulièrement bien, à cause de son tempérament sec et nerveux. J'ai vu Léon XIII avant-hier au moment où il montait dans sa voiture pour se rendre au *Torione*, vers midi, et je vous assure qu'il était extrêmement im- gambe et paraissait plein de vie !

Maintenant, le Pape ne descend plus, le matin dans les jardins du Vatican. Il reste dans ses appartements, où il donne des audiences habituelles. C'est seulement vers le milieu du jour qu'il descend, pour faire un tour en voiture avec le camérier secret de service.

Pour ces promenades dans les jardins du Vatican, Léon XIII se sert d'un simple coupé, doublé de blanc, dont le ciel est orné de la traditionnelle colombe brodée, symbole du Saint-Esprit.

\* \* Le jour anniversaire de sa naissance, l'empereur Guillaume, en sa qualité de souverain de la principauté souabe de Hohenzollern, berceau de sa famille, a signé le décret qui permet aux religieuses Bénédictines de la stricte Observance de prendre possession de l'abbaye de Bibsthal, près de Krauchenwies, résidence d'été des princes de Hohenzollern-Sigmaringen.

C'est le second couvent de femmes qui s'ouvre depuis la fin de la persécution, dans cette petite principauté souabe.

---

### AUX PRIERES

Sr M. Hélène Hachey de St Antoine de Jésus Cong. N.D Montréal

Sr M. Barry de Ste-M. Stanislas, Montréal.

---

## VIN DE MESSE

Fabriqué par les RR. PP. Trappistes d'Oka.

Les-RR. PP. Trappistes d'Oka ont déposé chez

**M. ALBERT GAUTHIER, 1677 rue Notre-Dame,**

leur vin de messe. M. Gauthier en est le seul dépositaire.

---

ARBOUR & LAPERLÉ, Imprimeurs, 191 et 193, rue St-Urbain, Montréal.